

L'émotion de Jaiko

Number 59, November 1990

Cinéma ontariois

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42396ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1990). L'émotion de Jaiko. *Liaison*, (59), 36–36.



L'émotion de Jaiko

Claudette Jaiko est entrée dans le cinéma ontariois directement par la grande porte, celle du succès dès le premier film. Bien qu'elle ait travaillé auparavant dans le monde de la radio et de la télévision, **Deux voix, comme en écho**, terminé en 1987, est sa première expérience avec le grand écran. On sait le succès qu'a remporté auprès de tous les publics ce film personnel, poétique et qui touche une question brûlante pour les Ontariens : l'assimilation à l'anglais ou la lutte pour la conservation de la langue et de la culture françaises.

L'histoire de ce film est un modèle parfait du processus de confection d'un film ontariois. Claudette Jaiko, dont la famille est originaire de Penetanguishene, voulait faire un film sur la situation scolaire en Huronie. Elle s'adresse à l'ONF et Paul Lapointe lui demande de voir les notes rédigées à ce propos. Ce qui l'intéresse le plus, lui, c'est principalement ce qui est écrit à la première personne, ce sont les personnages à travers lesquels se dévoilent peu à peu les questions particulières aux Ontariens mais également les

images d'enfance qui imprègnent fortement l'adulte et le poussent à rechercher dans ses souvenirs visuels, auditifs, olfactifs, ce qui influence sa vie actuelle.

De session de discussion en réunion de remue-méninges, le film change d'orientation et d'un documentaire sur la question scolaire devient une réflexion poétique sur l'identité et la destinée des individus. Le fil conducteur est passé du rationnel à l'émotif. Recréer une ambiance, retrouver une émotion très forte conservée dans le souvenir ont été les motivations premières de la plupart des scènes.

Claudette Jaiko travaille présentement à un film d'une heure sur l'analphabétisation et elle participe également à la série *À la recherche de l'homme invisible*. Elle se sent beaucoup plus à l'aise aujourd'hui. Elle sait que lorsqu'on a une idée à laquelle on tient par dessus tout, on va réussir à la faire accepter par le producteur, mais en même temps il est normal de respecter les contraintes qui sont celles d'une série ou des conditions de production.

calme ou souhaitent hater. La douceur de la caméra, qui prolonge les plans, se met au rythme lent des malades affaiblis, provoque l'émotion du spectateur mais communique également la sagesse et la compassion dont fait preuve l'infirmière.

Même si la production des séries absorbe désormais l'essentiel des ressources financières et humaines du centre de production ontariois, quelques films importants continuent à être produits en dehors des séries. J'ai évoqué au début de cet article le lancement de **Deux voix, comme en écho**, de Claudette Jaiko, qui est devenu immédiatement un film important par sa qualité, sa justesse de ton et son thème pour la communauté ontarioise. **Deux voix, comme en écho** n'est pas un simple récit autobiographique d'une francophone urbanisée en quête de son identité. C'est une réflexion chargée de sensibilité et de poésie sur l'enfance, sur les racines familiales et historiques, sur la quasi disparition du peuple indien, premier occupant d'un pays qui est aussi le nôtre maintenant, sur l'éloignement que produit, dans une famille, l'assimilation à l'anglais, inégale parmi ses membres. Le film se déroule au rythme d'une respiration, ample, lente et sereine. Comme la respiration faite d'une succession d'inspirations et d'expirations, comme l'aller-retour de la balançoire, le film va de la campagne à la ville, du passé au présent, d'Alain à Claudette, de l'assimilation anglaise au maintien de l'identité française.

Marguerite Cleinge avait réalisé en 1987 **À double tour**, un court métrage de fiction sur deux jeunes se faisant le miroir d'une génération qui constate l'échec des grands idéaux entretenus par la génération précédente dans les années 1960 et 1970. En 1989, elle a produit **Paraître ou ne pas être** à l'ONF. Un beau titre qui décrit et résume bien la lutte que livre à tous les instants de sa vie, la jeune Karenann Stanley, culturiste et aspirante au métier de modèle/mannequin. Le portrait est intéressant car il dépasse le cas de cette jeune femme pour déboucher sur les questions plus larges du concept culturel de la beauté, de la pression sociale exercée plus particulièrement sur les femmes qui doivent se conformer aux canons changeants de la beauté sous peine de ne pas exister.

Trois fées sur un berceau

Au début de la nouvelle décennie, le cinéma ontariois a trois raisons d'envisager l'avenir avec un optimisme raisonnable. D'abord, sous l'impulsion principalement de Claudette Jaiko, les cinéastes ontariens ont maintenant une association qui les représente. La Nouvelle association des cinéastes franco-